



HAL
open science

Belleville, un quartier parisien

Anne Clerval, Antoine Fleury, Anne-Lise Humain-Lamoure

► **To cite this version:**

Anne Clerval, Antoine Fleury, Anne-Lise Humain-Lamoure. Belleville, un quartier parisien. Roselyne de Villanova; Agnès Deboulet. Belleville, quartier populaire?, Créaphis, pp.51-63, 2011, 978-2-35428-032-1. halshs-01925929

HAL Id: halshs-01925929

<https://shs.hal.science/halshs-01925929>

Submitted on 18 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Belleville, un quartier parisien

Anne Clerval, Antoine Fleury et Anne-Lise Humain-Lamoure

La version définitive de ce texte a été publiée dans :

R. de Villanova et A. Deboulet (dir.), 2011, *Belleville, quartier populaire ?*, Paris, Créaphis, p. 51-63

Le tissu urbain parisien est ancien et très dense. Les gradients tout en nuances l'emportent sur les ruptures brutales, les multi-appartenances sur les centralités exclusives. De ce fait, il est difficile de délimiter clairement des quartiers, d'autant plus que demeurent aussi des angles morts, en particulier sur les périphéries. Pour autant, quel que soit le point de vue adopté, certains espaces s'individualisent nettement au sein de l'espace parisien, constituant autant de quartiers à l'image bien marquée. Belleville est de ceux-là. Plusieurs séries d'analyses de données menées récemment à l'échelle des IRIS¹ parisiens — du point de vue des logements, des composantes socio-démographiques des ménages ou encore des centralités commerciales² — viennent ainsi rappeler la grande homogénéité de cet espace, qui se démarque fortement de son environnement proche tout en présentant de nombreuses similitudes avec certains quartiers, comme par exemple la Goutte d'Or. Néanmoins, plusieurs enquêtes de terrain ont permis de relativiser cette cohérence en mettant en évidence d'une part les processus qui transforment ce quartier, de manière progressive et très différenciée, d'autre part le rôle des images qu'ont les Parisiens de ce quartier, leurs représentations n'apparaissant pas aussi tranchées.

Habitat précaire et logements sociaux

Trois profils principaux d'IRIS peuvent être définis du point de vue du logement au sein de l'espace parisien : les espaces de l'habitat social, ceux de l'habitat « aisé » et ceux de l'habitat « populaire »³. Si certains ensembles très homogènes se dégagent, notamment dans l'Ouest (beaux quartiers) et dans le centre (habitat ancien embourgeoisé), ainsi que sur la couronne (habitat social), ces trois profils sont en fait largement imbriqués, en particulier dans l'Est parisien. Dans cette mosaïque se dégagent néanmoins quelques espaces relativement homogènes. C'est le cas des espaces dominés par l'habitat précaire. À côté de quartiers comme Château Rouge ou la Chapelle, Belleville apparaît très clairement comme l'un de ces espaces, autour de la rue de Belleville et le long des boulevards de la Villette et de Ménilmontant, se prolongeant d'ailleurs très largement le long de la rue du Faubourg-du-Temple. La précarité transparait derrière les surconcentrations de logements petits et inconfortables, de locataires

1 Les îlots regroupés pour l'information statistique (IRIS) forment un « petit quartier », qui se définit comme un ensemble d'îlots contigus. Homogènes quant au type d'habitat, les IRIS regroupent entre 1800 et 5000 habitants.

2 Voir Rhein C., Blidon M., Fleury A., Guérin-Pace F., Humain-Lamoure A.-L., *Regards sur les quartiers parisiens. Contextes spatiaux, usages politiques et pratiques citoyennes*, étude pour le compte de la Ville de Paris, UMR Géographie-cités, 2008 [<http://www.parisgeo.cnrs.fr/lien/Regards.pdf>] et Clerval A., *La gentrification à Paris intra-muros : dynamiques spatiales, rapports sociaux et politiques publiques*, thèse de doctorat en géographie, Université de Paris 1, 2008.

3 Cf. Humain-Lamoure A.-L., « Les formes d'habitat », in Rhein C. *et al.*, *op. cit.* Ce chapitre a mis en évidence les formes de différenciation de l'espace parisien (à l'échelle des 919 IRIS parisiens) engendrées par l'habitat, celui-ci étant saisi sous différents aspects : la taille des logements (superficie, nombre de pièces), leur confort et leur occupation (nombre de personnes) ainsi que leur statut d'occupation.

en meublé. Les résidents sont principalement des personnes seules et socialement fragiles. Il faut également noter que ce type d'habitat, exigu et sans confort, peut susciter une plus grande ouverture en direction des services et équipements environnant le logement, comme lieu de recours et de sociabilité. Ce type d'habitat façonne largement l'image de Belleville en tant que quartier. Pour autant, on peut émettre l'hypothèse que le processus de réhabilitation des logements et des immeubles, même s'il demeure limité en 1999 aux seuls pourtours de Belleville⁴, s'est accentué depuis, transformant à la fois le paysage urbain et le profil des résidents, comme nous le verrons ci-dessous.

Un autre profil s'entremêle avec celui de l'habitat précaire au niveau de Belleville : l'habitat social, avec ses deux variantes. On retrouve d'une part un habitat social composé d'ensembles de logements relativement grands et confortables mais suroccupés, et d'autre part un habitat social caractérisé moins par la taille des ménages qui y **vivent** que par le caractère particulièrement récent et confortable des logements. Ces deux variantes correspondent aux deux vagues successives de rénovation, depuis les années 1960. Les formes architecturales et la taille des ménages occupants (au moins deux enfants) qui correspondent à la première variante produisent des ensembles cohérents et bien délimités qui viennent, en retour, relativiser l'homogénéité du quartier. Ils correspondent à la première vague de rénovation, menée dans les années 1960 et 1970, à savoir pour Belleville l'îlot 4792, le secteur « Couronnes » et ce que les aménageurs ont appelé le « Nouveau Belleville ». L'autre variante de ce profil d'habitat social correspond à la deuxième vague de rénovation désireuse de mettre en pratique un urbanisme « à visage humain » selon l'expression consacrée à l'époque. Issus d'opérations de rénovation réalisées sur des périmètres plus réduits, les immeubles sont moins hauts et plus discrètement insérés dans le tissu urbain ancien que les précédents.

Ménages défavorisés et étrangers non communautaires

A l'échelle parisienne l'homogénéité et la grande compacité de l'ouest s'opposent aux marqueteries des contextes socio-résidentiels du centre et de l'est qui sont à la fois plus fines, plus complexes spatialement et plus diversifiées socialement. Dans cet ensemble hétérogène qu'est l'Est parisien s'individualisent cependant très clairement ce que l'on peut appeler les « pôles de la précarité métropolitaine »⁵. Ces zones, relativement compactes et étendues, s'articulent principalement autour de trois quartiers : la Goutte d'Or, la Chapelle et Belleville. Leur répartition est beaucoup moins guidée par celle des logements sociaux que par celle des interstices paupérisés du parc des logements privés. Les populations qui dans ce type d'espace se caractérisent par un capital de formation faible et une forte surreprésentation des catégories d'actifs les moins qualifiés (employés, ouvriers). On y retrouve également une surreprésentation des 30-49 ans et un taux de chômage élevé. De ce point de vue, Belleville et, dans sa continuité, le faubourg du Temple, forment un ensemble très distinct de leur environnement. La rue des Pyrénées à l'est, les rues Rébeval et Sambre-et-Meuse au nord, les rues des Couronnes et Jean-Pierre Timbaud au sud, et enfin, l'avenue Parmentier à l'ouest, délimitent en effet un vaste espace, à cheval sur quatre arrondissements (10^e, 11^e, 19^e et 20^e), et qui comprend à la fois Belleville et le faubourg du Temple.

4 Un autre profil a été défini, celui de l'habitat populaire peu rénové. Il caractérise les IRIS marquant le pourtour des précédents : Haut-Belleville, ouest du faubourg du Temple.

5 Cf. Saint-Julien T., « Les contextes socio-résidentiels » in Rhein C. *et al.*, *op. cit.* Comme pour les logements, l'étude a porté sur les 919 IRIS parisiens. Le profil socio-démographique de ces derniers a été décrit en considérant la distribution de la population de plus de 15 ans selon l'âge, le niveau de diplômes, la catégorie sociale de la personne de référence du ménage et enfin le statut par rapport à l'emploi.

Ces « pôles de précarité métropolitaine » correspondent aux plus fortes concentrations de populations étrangères, en particulier non communautaires. La part des étrangers non communautaires⁶ atteint près de 18 % de la population totale dans le quartier administratif de Belleville (20^e) et dépasse 20 % dans le quartier voisin de Folie Méricourt (11^e). C'est deux fois plus que la moyenne parisienne et de telles concentrations ne se retrouvent que dans certains quartiers du centre de Paris (autour des portes Saint-Denis et Saint-Martin) et dans les quartiers du nord de la ville (la Goutte d'Or, la Chapelle, dans le 18^e ; la Villette et Pont-de-Flandre dans le 19^e). Les étrangers y sont principalement originaires d'Afrique — du Maghreb ou d'Afrique subsaharienne — et, de plus en plus, d'Asie, en particulier de Chine.

Autour de cet ensemble Belleville/ faubourg du Temple, le Haut-Belleville se dessine un espace de transition correspondant au « modèle parisien populaire »⁷. Il s'agit des alentours de l'avenue Simon Bolivar, de la rue de Ménilmontant ou encore de la rue Oberkampf. Le profil de ces IRIS se distingue très nettement du précédent. Les ménages y disposent certes d'un capital scolaire inférieur à la moyenne parisienne, mais leur profil social est plus diversifié avec, aux côtés de celle des employés, une sur-représentation des professions intermédiaires. En outre, leur population est marquée par une relative concentration de jeunes actifs (30-49 ans), ainsi que par des taux d'emploi un peu supérieurs au taux moyen parisien. Ces quartiers, dont le parc de logement est relativement diversifié — et marqué notamment par un début de réhabilitation comme nous l'avons vu ci-dessus — sont en fait clairement situés sur un front de gentrification à la fin des années 1990.

Une centralité populaire et immigrée

Paris se caractérise par la forte continuité spatiale de son maillage commercial⁸. Il y a certes des discontinuités liées à la morphologie de l'espace urbain, mais elles ne viennent finalement compromettre qu'à la marge cette forte continuité : les concentrations commerciales dessinent un vaste espace qui englobe une grande partie des arrondissements centraux et s'étale le long des grandes radiales. A l'intérieur de ce vaste espace s'emboîtent différents niveaux de centralité⁹. Au sommet de cette hiérarchie, les centralités métropolitaines ont comme point commun de regrouper les plus fortes densités de commerces et d'avoir une aire de chalandise étendue. Elles offrent néanmoins des visages différenciés. Pendant populaire de pôles comme Passy ou les Ternes, les centralités jouent un rôle structurant considérable dans le Nord et dans l'Est parisiens. Elles se regroupent principalement autour de deux grands pôles¹⁰. Outre un vaste espace comprenant la Goutte d'Or, et qui s'étire jusqu'au boulevard Ornano au nord, au quartier de la Chapelle à l'est, et enfin le long de la rue du Faubourg-Saint-Denis au sud, on retrouve là encore Belleville et ses

6 De l'Union européenne à quinze pays. Depuis 1999, les données concernant les nationalités ne sont plus accessibles à un niveau fin.

7 Cf. Saint-Julien T., « Les contextes socio-résidentiels » in Rhein C. *et al.*, *op. cit.*

8 Nous utilisons ici une classification des IRIS décrits par la répartition des commerces par catégorie d'activité. Cette classification a été construite à partir de la Banque de données sur le commerce à Paris (BDCOM) de 2003, qui, dans sa version fournie par l'APUR, donne la localisation des commerces dans Paris à l'échelon de l'IRIS. Voir Fleury A., Mathian H., Saint-Julien T., « Les centralités commerciales » in Rhein C. *et al.*, *op. cit.*

9 Le terme de centralité renvoie d'abord à la position centrale d'un lieu ou d'une aire dans l'espace. Par extension, c'est la capacité de polarisation et d'attractivité d'un lieu ou d'une aire qui concentre de nombreuses fonctions, qu'elles soient commerciales, culturelles ou politiques. A chaque niveau de centralité correspondent donc une concentration de fonctions plus ou moins grande et une capacité de polarisation plus ou moins forte.

10 D'autres ensembles de plus petite taille ressortent dans l'espace parisien : à l'est, autour de la rue d'Avron ; à l'ouest, des Epinettes à la place Clichy, ainsi qu'à la Villette, au carrefour des rues de Crimée et de l'Ourcq.

environs, jusqu'aux rues du Faubourg-du-Temple et de la Fontaine-au-Roi à l'ouest, jusqu'à Ménilmontant au sud. Outre les commerces de proximité, y sont surreprésentés les commerces de détail s'adressant aux couches les plus défavorisées de la population (supermarchés et supérettes de discompte notamment). La surreprésentation d'hôtels bon marché rappelle la fonction de transit que peuvent occuper ces quartiers, mais ils peuvent aussi servir de logements permanents à des populations qui trouvent difficilement leur place dans le marché locatif. Ces pôles jouent aussi un rôle d'interface avec les pays d'origine d'une population étrangère ou immigrée particulièrement nombreuse à habiter ou simplement à fréquenter le quartier. Le lien entretenu avec ces pays parfois lointains explique notamment la surreprésentation des boutiques de télécommunication et des commerces « ethniques »¹¹ (épiceries, supermarchés, restaurants, etc.) qui offrent des produits et des services adaptés à une clientèle étrangère ou immigrée, en l'occurrence principalement des Maghrébins et des Chinois à Belleville. Il s'ensuit des espaces publics qui s'individualisent fortement au sein de l'espace parisien, créant sans doute dans l'esprit de certains Parisiens et Franciliens cette image forte de Belleville montrée par notre enquête (voir ci-dessous). Les couleurs des vitrines, l'importance des étalages ou encore les odeurs dégagées par les produits attirent l'attention du passant. Ils contribuent à perpétuer l'ambiance particulière de ces quartiers populaires dont la fréquentation est très cosmopolite et dont les espaces publics se caractérisent par une occupation importante et continue¹².

Bien entendu, les centralités populaires et immigrées sont relativement concentrées dans Paris, en particulier le long des grands axes. Belleville n'échappe pas à la règle. Tout autour de ces pôles, on trouve un paysage commercial très différent, beaucoup moins dense et caractérisé par d'autres spécialisations. C'est le cas de la majeure partie des rues situées dans les 19^e et 20^e arrondissements en marge des grands axes, autour de la rue Rébeval et de l'avenue Simon Bolivar d'une part, des rues des Panoyaux et des Amandiers d'autre part. Ce profil de centralité regroupe en fait des IRIS qui sont proches de la moyenne parisienne, aussi bien en termes de densité qu'en termes d'activités. Les commerces de proximité, alimentaires ou non alimentaires, y sont surreprésentés par rapport à la moyenne parisienne, de même que les cafés et restaurants, même si c'est en moindre mesure. Ils constituent des centralités élémentaires qui façonnent le quartier à l'échelle de la proximité : autour des petits commerces s'articulent en effet les côtoiements du quotidien, dans la continuité du logement. L'effet de gradient se poursuit ensuite au-delà avec un ensemble d'IRIS caractérisés par une faible densité de commerces. Il s'agit des quartiers rénovés dans les années 1960-1970, ainsi que de quartiers anciens relativement éloignés des pôles importants, au contact entre Belleville et Ménilmontant, ou encore en contrebas de la rue des Pyrénées.

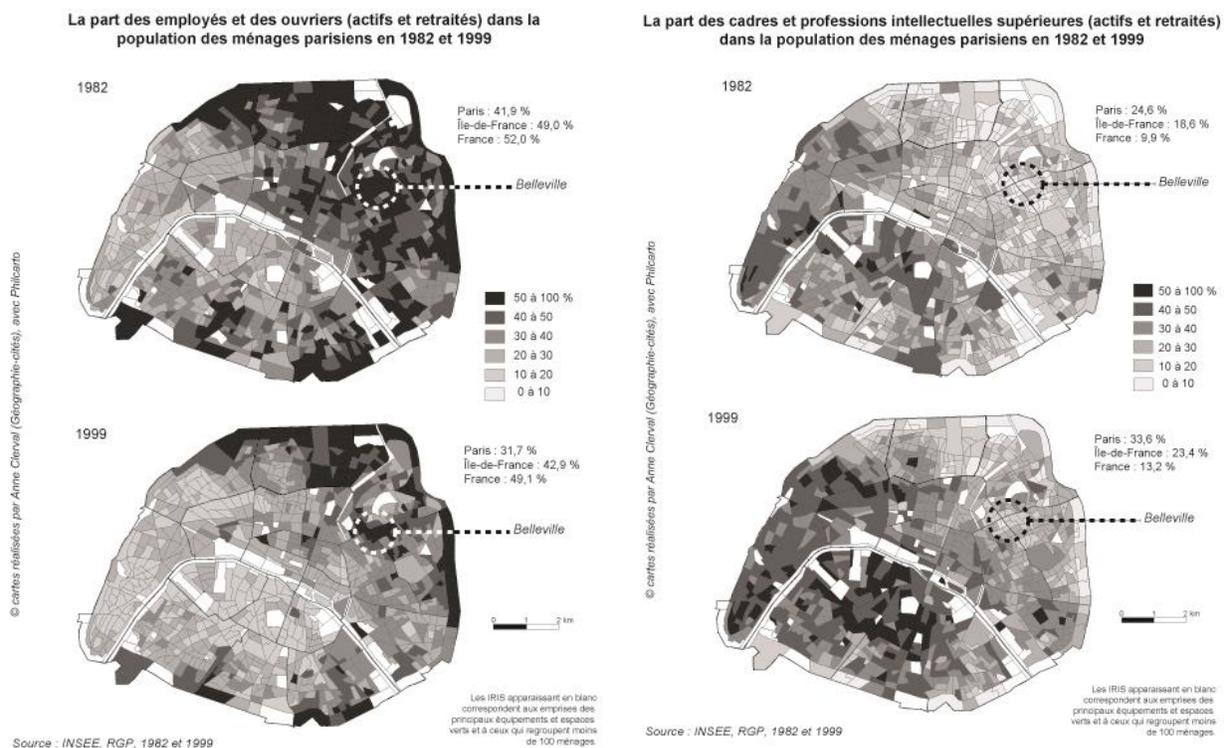
11 Pour définir ce type de commerce, on peut retenir les critères suivants : origine du patron ou des employés, origine des capitaux, circuits de distribution, style adopté par le magasin dans son agencement, sa décoration, ses faire-valoir publicitaires. Voir Raulin A., « Où s'approvisionne la culture ? » in Gutwirth J., Pétonnet C. (dir.), *Les chemins de la ville, enquêtes ethnologiques*, éd. du CTHS, 1987.

12 Cf. Simon P., *La société partagée – Relations interethniques et interclasses dans un quartier en rénovation. Belleville, Paris 20^e*, thèse de doctorat en démographie et sciences sociales, EHESS, 1994.

Avancée de la gentrification et résistances populaires

Quartier ouvrier dès son origine¹³, Belleville était encore une partie du vaste ensemble populaire que représentait l'Est parisien dans les années 1980 (fig.1). Celui-ci formait alors un croissant continu allant des Batignolles à la gare de Lyon en rive droite, en intégrant les arrondissements centraux et péricentraux. Dès cette époque, la gentrification a pourtant commencé dans les quatre premiers arrondissements et le 9^e, par un processus de diffusion spatiale à partir des Beaux quartiers. La gentrification, qui désigne l'investissement des quartiers populaires par des ménages de classes moyennes et supérieures à travers la démolition ou la réhabilitation de l'habitat ancien, est un processus majeur de transformation sociale et urbaine à Paris depuis les années 1960-1970. Les années 1980 marquent une importante progression du processus¹⁴.

Figure 1 : Belleville dans la division sociale de l'espace parisien en 1982 et 1999



C'est à cette époque qu'on peut en voir les prémices à Belleville, à travers deux mouvements très différents (fig.1). D'un côté, les opérations de rénovation contribuent à déstructurer le tissu social populaire et permettent à des ménages des professions intermédiaires de s'y installer par le biais du parc social ou intermédiaire¹⁵. Les opérations de rénovation entraînent notamment le repli d'une partie de la population immigrée vers le faubourg du Temple, d'abord dans le parc ancien

13 Cf. Jacquemet G. et Daumard A. (dir.), *Belleville au XIX^e siècle : du faubourg à la ville*, Editions de l'EHESS, 1984.

14 Cf. Clerval A., *op. cit.*

15 Cf. Simon P., *op. cit.*

(majoritaire), puis dans les quelques opérations de logements sociaux qui y sont réalisées dans les années 1990. Cela explique le fait que la part de la population étrangère non communautaire soit plus forte dans le faubourg du Temple qu'à Belleville aujourd'hui. D'un autre côté, des artistes et des ménages de la petite bourgeoisie intellectuelle acquièrent des locaux et des logements dégradés pour les réhabiliter dans le parc ancien¹⁶. Ces premiers gentrificateurs acquièrent une visibilité publique dans le mouvement de résistance au projet de ZAC du Bas-Belleville dans les années 1990. En 1996, l'abandon des opérations de démolition de l'habitat ancien par la mairie de Paris marque l'adoption par les pouvoirs publics de la sauvegarde du patrimoine ancien promue par les gentrificateurs.

Dans les années 1990-2000, la gentrification progresse régulièrement à Belleville, désormais appuyée par les opérations de réhabilitation de l'habitat ancien comme l'OPAH du Bas-Belleville (1998-2003). Cela passe aussi par la transformation des commerces et l'émergence de nouvelles centralités de loisirs à la périphérie du quartier, que ce soit dans la rue Oberkampf (11^e), la rue Sainte-Marthe (10^e) ou la rue Boyer (20^e). Symbole de cette transformation, la Bellevilloise, ancienne coopérative de consommation ouvrière ouverte aux lendemains de la Commune (1877) et transformée en bureaux en 1950, a été rachetée par trois entrepreneurs de la culture et rouverte au public en 2005. Comme la Maroquinerie voisine, ce nouveau lieu culturel éclectique s'adresse aux jeunes actifs des classes moyennes et supérieures (et en particulier des professions culturelles) que sont les gentrificateurs. Pour autant, l'avancée de la gentrification est plus rapide aux alentours du quartier qu'à Belleville même, que ce soit autour du canal Saint-Martin (10^e), du parc des Buttes-Chaumont (19^e) ou de la place Gambetta (20^e). Comme à la Goutte d'Or, la concentration des populations étrangères, notamment visibles à travers le tissu commercial des centralités immigrées, semble freiner le processus. Plus que les logements sociaux eux-mêmes, c'est l'appropriation de l'espace d'un quartier par les populations immigrées à travers les commerces et leur fréquentation assidue de l'espace public qui semble permettre aux derniers quartiers populaires de la capitale comme Belleville de se maintenir (Clerval, 2008).

Belleville vu par les Bellevillois et les Parisiens

Belleville apparaît souvent comme un quartier à forte identité, paré parfois de l'illusion mythique du « village », où la mixité sociale et ethnique serait le creuset de solidarités urbaines. Mais qu'en est-il réellement pour les Parisiens et les Bellevillois en particulier ? Nous avons mené une enquête auprès de 564 Parisiens en juin 2006 pour cerner la façon dont les Parisiens perçoivent aujourd'hui l'entité « quartier ». L'enquête a eu lieu dans différents espaces publics de sept espaces parisiens du centre à la périphérie¹⁷. Le questionnaire portait sur l'attachement des habitants au quartier et sur les éléments qui sont considérés par les Parisiens comme « importants pour parler de quartier ». Dans cette enquête, Belleville a pris une place importante par le nombre de personnes interrogées et par le caractère souvent atypique de cet espace comparé aux autres quartiers parisiens, que ce soit pour les Parisiens ou pour les habitants de Belleville.

Dans leur ensemble, les Parisiens s'accordent largement pour définir un quartier principalement par des formes de sociabilité et des lieux d'interaction sociale. Pour parler de quartier, ils sont avant tout

16 *Idem*.

17 Cf. Humain-Lamoure A.-L., Guérin-Pace F., Fleury A., Rhein C., « Les quartiers des Parisiens » in Ville de Paris, *Paris sous l'œil des chercheurs*, Paris, Belin, 2007 et Humain-Lamoure A.-L., Guérin-Pace F., Fleury A., Rhein C. « Le quartier des Parisiens : représentations et attachement » in Rhein *et al.*, *op. cit.*

attentifs à la population qui le compose¹⁸. Les lieux de sociabilité sont très fréquemment cités et fortement associés dans les différentes réponses : lieux de loisirs, services et équipements publics, petits commerces et marchés, et plus généralement espaces publics. La morphologie urbaine semble plus secondaire. Cette vision assez largement partagée est néanmoins remise en cause par certains, notamment à Belleville. En effet, un petit groupe semble ne pas considérer comme constitutifs d'un quartier, certains des éléments de la définition consensuelle : commerces de proximité, marchés, espaces verts, équipements et services publics notamment. Cette attitude semble plus fréquemment exprimée par les ouvriers qui se trouvent d'ailleurs surreprésentés à Belleville. De plus, les Bellevillois dans leur ensemble accordent plus de place que les autres Parisiens à l'histoire et à l'homogénéité architecturale dans la définition du quartier. L'importance des « luttes urbaines » dans la rénovation de ce quartier au cours des années 1980 a sans doute fortement influencé les représentations des Bellevillois.

Les Bellevillois se distinguent également des Parisiens dans le rapport affectif qu'ils entretiennent avec le quartier. On peut mesurer un attachement au quartier en demandant aux enquêtés ce qu'ils regretteraient le plus s'ils devaient quitter la région¹⁹. Regretteraient-ils leur logement, leur rue, leur arrondissement, Paris, la région parisienne ? Les résultats indiquent que les Parisiens sont avant tout attachés à la ville de Paris (55 %), secondairement à leur quartier (22 %). Les habitants de Belleville en revanche ne seraient que 46 % à regretter la ville de Paris et près d'un tiers regretterait leur quartier. L'attachement au quartier semble donc nettement plus fort chez les habitants de Belleville. Pour autant, quand on examine les dénominations utilisées par ces derniers pour qualifier leur quartier, celles-ci sont très variables. L'image que les habitants ont de ce dernier apparaît en fait beaucoup moins claire et structurée que celle qu'en ont les Parisiens. Ces derniers sont en effet nombreux à citer Belleville comme un quartier de référence²⁰. Bref, le quartier de Belleville est finalement mieux identifié de l'extérieur que par ses propres résidents, contrairement à d'autres quartiers, notamment les quartiers plus périphériques, pour lesquels la cohérence des réponses des habitants est plus forte que celles des non-résidents.

Les Bellevillois expriment en outre leur attachement au quartier de manière éminemment spécifique par rapport aux habitants des autres quartiers étudiés (fig.2)²¹. La répartition spatiale de leurs quartiers d'attachement est double : une nébuleuse autour de Belleville et une forte dispersion dans l'ensemble de l'espace parisien. Si le « quartier » de Belleville perçu comme tel ne correspond pas nécessairement à l'environnement immédiat du logement, il est en général situé dans une proximité à

18 Il faut que les gens se connaissent (12 % citent en premier ce critère) et qu'il existe une mixité sociale (11 % privilégient la *diversité* des habitants).

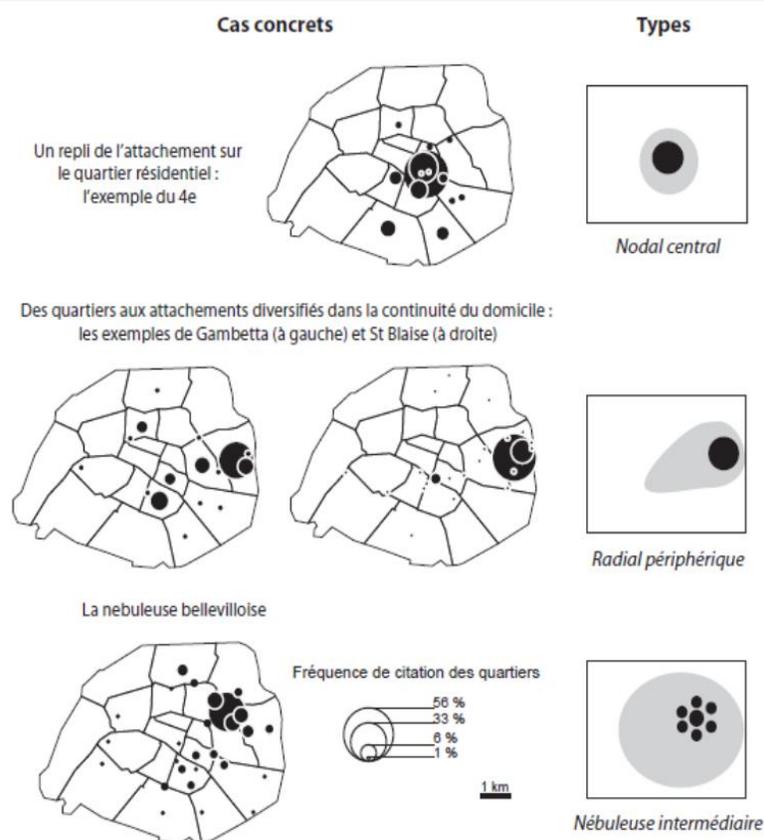
19 Cf. Guérin-Pace F., « Le quartier entre appartenance et attachement : une échelle identitaire ? » in Authier J.-Y., Bacqué M.-H. et Guérin-Pace F., *Le quartier : enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, La découverte, 2007.

20 Belleville revient très souvent parmi les quartiers de référence cités, au même titre que le Marais ou Bastille. Autant de quartiers qui semblent être clairement identifiés tant les dénominations qui leur sont associées, peu nombreuses, sont convergentes pour l'ensemble des Parisiens. A noter que, si ces quartiers d'attachement recoupent en partie les lieux de résidence (et d'enquête) des personnes interrogées, ils ne s'y réduisent pas complètement.

21 Le rapport des Bellevillois au quartier constitue à lui seul un type de rapport au quartier, à côté de deux autres types qui sont les suivants. Le premier montre une forte coïncidence entre quartier de résidence et quartier d'attachement ainsi qu'une très forte concentration des quartiers d'attachement autour du lieu de résidence (type nodal). Cette association est particulièrement fréquente pour les personnes résidant dans les quartiers centraux de Paris. Le deuxième type d'attachement correspond à des quartiers parisiens de résidence plus périphériques. La concentration des quartiers d'attachement autour du logement est moindre. Leur extension semble se faire hors de l'arrondissement de résidence voire dans l'ensemble de l'espace parisien (type radial). La position périphérique de ces quartiers suscite sans doute une plus grande mobilité des habitants vers le centre de Paris, suscitant autant de possibilités d'attachement à d'autres quartiers situés à plus ou moins grande distance du lieu d'habitation.

géométrie variable. Pour les Belvellois, encore plus que les autres Parisiens, le « quartier » n'a pas de forme fixe, défini avant tout par la sociabilité et par les lieux publics proches du logement dans lesquels se déploie cette sociabilité. Quant à la dispersion des quartiers d'attachement, plusieurs facteurs peuvent l'expliquer. L'héritage aujourd'hui fortement valorisé et souvent mythifié des anciens faubourgs peut expliquer en partie ce foisonnement, de même que l'appartenance à plusieurs arrondissements. De plus, même si elle apparaît globalement populaire, la population de Belleville est en fait assez hétérogène, comme nous l'avons vu ci-dessus. Cela pourrait expliquer la dispersion des quartiers d'attachement liée à des représentations et à des pratiques diversifiées de la ville.

Figure 2 : Quartiers d'attachement et espaces résidentiels à Paris



Source :

Enquête « Qu'est-ce qui fait quartier dans Paris ? »
 (Humain-Lamouré A.-L., Guérin-Pace F., Fleury A., juin 2006)

Ainsi, les Belvellois plus encore que les Parisiens manifestent un attachement marqué à un échelon quartier en général confondu ou en continuité avec l'espace résidentiel, mais qui reste assez indéterminé. Ce quartier n'a de sens que dans une valorisation de l'histoire, de la mixité sociale et des espaces publics. Ses habitants adhèrent donc volontiers à une image du quartier quelque peu mythique, mais sans que cela se traduise par l'identification d'entités territoriales locales cohérentes et claires.

Conclusion

En définitive, l'étude des contextes locaux permet de délimiter un vaste espace compact et relativement homogène au sein de la mosaïque de l'Est parisien, situé à la charnière des 10^e, 11^e, 19^e et 20^e arrondissements. Caractérisé par un habitat précaire et un parc social où résident des ménages très défavorisés et structuré par une centralité populaire et immigrée dont la portée dépasse largement l'échelon local, cet espace constitue l'un des derniers quartiers populaires de Paris. Il figure d'ailleurs à ce titre en bonne place parmi les quartiers bien identifiés par les Parisiens.

Néanmoins, le quartier tel qu'il s'individualise au sein de l'espace parisien ne correspond pas aux limites historiques ou administratives de Belleville et regroupe en fait le Bas-Belleville et le faubourg du Temple. Comme tout l'Est parisien, Belleville est travaillé depuis plusieurs décennies par de profonds changements à la fois sociaux et urbains, qui ont contribué au déplacement du noyau de ce quartier populaire vers le bas des pentes. La rénovation engagée dans les années 1960 a en partie déstructuré le tissu faubourien et amorcé d'importantes mutations dans la composition sociale de la population résidante. Le processus de gentrification a poursuivi ce mouvement, en transformant dans un premier temps les hauteurs de Belleville. Ainsi, des portions entières de l'ancien Belleville, situées dans les 19^e et 20^e arrondissements, ont aujourd'hui un profil très différent de celui du quartier populaire, en particulier un habitat réhabilité où résident majoritairement des classes moyennes et supérieures, ainsi qu'un profil commercial caractérisé à la fois par de plus faibles densités et une surreprésentation des commerces de proximité. Ce faisant, les pratiques et représentations du quartier ont été bouleversées. Elles sont désormais relativement hétérogènes, tout du moins très variables d'un groupe social à l'autre.

S'il y a des résistances du fait de la concentration des populations étrangères, du marquage « ethnique » des commerces et de la fréquentation assidue de l'espace public par ces populations, la gentrification se poursuit désormais dans l'espace Belleville/ faubourg du Temple. Cet espace apparaît certes encore comme un quartier populaire à l'échelle de Paris, dans une ville qui s'embourgeoise de manière continue depuis les années 1970, mais il l'est en fait de moins en moins, et c'est même un quartier relativement mixte quand on se situe à l'échelle de l'agglomération.